

AU "FRENCH HOMES": DÉCLARATIONS DU MARÉCHAL JOFFRE ET DU GÉNÉRAL HAGOOD

# EXCELSIOR

9<sup>e</sup> Année. — N° 2736. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Lundi  
**13**  
MAI  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>e</sup> des Italiens. Tél. : Cent. 80-88  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## FONCK FAIT OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



FONCK DEVANT LES TROUPES ET LE GROUPE DES "CIGOGNES" TANDIS QUE CLAIRONS ET TAMBOURS OUVRONT LE BAN



LE GÉNÉRAL D..., COMMANDANT L'ARMÉE, REMET LA CROIX D'OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR A L'HÉROIQUE AVIATEUR

Le sous-lieutenant Fonck a reçu, le lendemain du jour où il accomplissait son magnifique exploit, la légitime récompense de la sextuple victoire qu'il avait remportée en abattant en moins d'une heure et demie six avions allemands. Le général D..., commandant l'armée, lui a remis la rosette d'officier de la Légion d'honneur en présence des troupes et de tous ses camarades du groupe des "Cigognes". Cette promotion consacre les

42 victoires officiellement attribuées jusqu'à ce jour à l'"as des as" français. Ajoutons que les six derniers combats livrés par Fonck ont eu lieu entre 1.500 et 2.000 mètres : les trois premiers à 16 h. 5, le quatrième à 18 h. 40, le cinquième et le sixième à 18 h. 55. Le sous-lieutenant Fonck, sur son Spad armé de deux mitrailleuses, avait tiré 56 balles, ce qui correspond à une moyenne de 9 balles par avion descendu.



# UNE BELLE MANIFESTATION FRANCO-AMÉRICAINE

A la fête des « French Homes », le maréchal Joffre, M. Bergson et le général J. Hagood ont célébré la collaboration des deux Républiques sœurs.

La fête organisée par l'Association française des « French Homes » en l'honneur du « Mother's day » a eu lieu, hier après midi, dans les salons du Cercle interallié, 53 bis, rue du Faubourg-Saint-Honoré, selon le programme prévu. Si la réunion emprunta quelque solennité à la qualité des personnages rassemblés, du moins garda-t-elle, selon le vœu même des orateurs remarquables qui saluèrent le jour des mères, le sens familial et intime que souhaitaient les organisateurs.

Aux premiers rangs : Mme Poincaré, Mme la maréchale Joffre, la comtesse Albert de Mun, les représentants du président de la République, du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères ; M. Cambon ; le prince de Monaco ; la baronne H. de Rothschild ; le général comte Ignatieff ; l'amiral Fournier ; le général Brugère ; le général Pau ; le comte de Beaumont ; M. Gérard ; le comte de Bryas ; M. et Mme Paul Dupuy ; Mme E. de Billy ; M. L. Monnier ; Mmes M. Borel, Hottinguer, P. Goujon, M. Arthur Meyer ; M. Simon, etc., etc. A quatre heures et demie, exactement, la Marcelline fait entendre ses accents entraînants auxquels succède la douce presque religieuse de l'Hymne américain. Tandis que l'assistance les écoute, debout, le maréchal Joffre prend place au fauteuil de la présidence. A sa droite, Mrs Cushman et le général Johnson Hagood ; à sa gauche, Mme Jules Siegfried et M. Bergson, de l'Académie française.

## L'allocation du maréchal Joffre

Le maréchal se lève alors. Ses premiers mots sont pour exalter l'œuvre, la collaboration et le courage américains.

« Les premières divisions sont entrées dans la bataille, dit-il. Elles vont être suivies par beaucoup d'autres et intensifieront l'effort commun jusqu'à la victoire. »

« De tout cela nous sommes profondément reconnaissants à la République sœur. Nous savons quels sentiments de haute estime et de sincère affection pour la France l'ont poussée. »

« Ces sentiments je les ai, pour ainsi dire, pris sur le vif, il y a un an, dans le pays où ils sont éclos, et j'en ai constaté avec joie l'intensité et la profondeur. »

« En acclamant la France, nos alliés nous disent : « Nous vous donnerons tout pour le triomphe final : notre or, nos richesses, notre sang, et cela parce que nous vous aimons. »

« Voilà ce qui caractérise l'alliance entre l'Amérique et la France. Le cœur y a autant de part que la raison. »

« Les soldats américains qui combattent en France sont tellement éloignés de leur pays qu'ils ne peuvent pas aller se reposer dans leurs foyers pendant les périodes de repos. Ils trouveraient là cependant un confort qui contribuerait grandement au bon maintien de leur état moral. »

« Nous pouvons le leur donner en leur ouvrant les portes des familles françaises qui remplaceront pour eux le foyer absent en les recevant comme des fils de la maison. C'est là le but que se propose l'Association des « French Homes », qui a organisé à cette intention la réunion d'aujourd'hui. Nous ne saurions trop favoriser cette œuvre. »

« Unissons nos efforts pour qu'elle réussisse pleinement. Donnons cette preuve de sympathie et d'affection à nos amis américains. Nous nous acquitterons ainsi d'une dette de reconnaissance. Les conséquences en seront des plus heureuses pour l'Amérique et pour la France. »

Vigoureusement acclamé, le maréchal Joffre donne la parole à M. Bergson, président de l'Association des « French Homes ». Fin, fluet en sa redingote noire, souriant de ses lèvres minces, l'éminent académicien rend hommage d'abord, d'une voix tremblante d'émotion et qui trahit sur chaque mot, au vainqueur de la Marne. La voix change soudain, se fait légère, et M. Bergson parle avec une éloquence aimable de l'Association des « French Homes ». Il dit le but de l'œuvre, et, entre temps, raille avec esprit la philosophie qu'il connaît bien, sourit et fait sourire. Il dit la qualité supérieure du rapprochement franco-américain, basé, chez nos alliés, sur la pensée purement spirituelle du patriotisme américain et sur le sentiment d'admiration sans bornes que le grand peuple professe pour le courage de nos soldats, pour le sacrifice consenti par la France et pour la modestie avec laquelle elle l'accomplit.

Puis, le philosophe cite, en s'excusant, Aristote, au chapitre de l'amitié, et en développe le thème avec une rare éloquence : « Je vois, tendus à travers l'Atlantique, des milliers de fils qui, s'entre-croisant, formeront le tissu, substantiel et solide, de l'amitié franco-américaine. »

Le maréchal Joffre invite, ensuite, le général américain Johnson Hagood à pren-

dre la parole. Et celui-ci, d'une voix simple et militaire, fait la déclaration suivante : « Le maréchal Joffre et les grands généraux de France sont les professeurs de l'art militaire. Moi et les autres soldats venus d'Amérique sommes des élèves à votre grande école militaire. Vous représentez la maturité des soldats de France pleins d'expérience. Je représente les hommes jeunes d'une nation non militaire, la jeunesse, la vigueur, l'esprit de l'Amérique, manquant d'entraînement, sans doute, mais pleine du désir d'apprendre. »

« L'Amérique vient dans cette guerre non pas pour aider la France, mais pour



GÉNÉRAL JOHNSON HAGOOD

lutter côte à côte avec elle pour sa cause. Nous avons été lents à venir dans la guerre, et, en raison de la forme de notre gouvernement, lents à nous préparer ; mais nous sommes dans la guerre maintenant de toute notre puissance, de toute notre âme, de toute notre pensée, et nous y sommes pour vaincre.

## Jusqu'à la victoire !

« L'Amérique est comme un garçon exubérant et qui aime à penser à des choses immenses. Nous voulons avoir le plus d'argent, les coureurs les plus rapides, les moissons les plus énormes, les rivières les plus longues, les bâtiments les plus grands qui soient au monde. Notre peuple aime à penser qu'il peut faire les choses mieux que n'importe qui. Aussi quand nous avons compris ce qu'était cette guerre et avons décidé d'entrer dans le jeu, nous avons résolu alors que nous irions jusqu'au bout : que nous donnerions tout notre argent, tous nos jeunes gens, tout ce que nous avions, et que nous ne nous arrêterions pas jusqu'à ce que nous ayons gagné la partie. »

« Tout homme qui laisse l'Amérique derrière lui sent, sa mère sent, sa femme sent, sa fiancée sent qu'il reviendra victorieux ou mort. Nous ne venons pas en France pour un gain matériel. Nous ne comptons pas diviser les dépouilles des vaincus. Nous venons pour lutter pour ce que nous croyons être la justice, et, quand la victoire sera nôtre, nous reviendrons les mains vides, à moins peut-être que nous ne ramenions nos morts avec nous. »

« Mais si notre but est de nous battre, nous désirons aussi tirer parti de cette circonstance pour devenir vos amis. Beaucoup parmi nous ont du sang français dans leurs veines, moi-même j'en ai, et beaucoup. L'Amérique américaine veut unir les deux nations : la France et l'Amérique ; nous voulons que nos peuples se comprennent, deviennent amis, non seulement pour la guerre, mais pour la grande paix après la guerre ; d'une amitié cimentée non seulement par la camaraderie des armées au front mais par les relations sympathiques du foyer. »

« Ceci vous nous l'avez offert par l'intermédiaire des foyers de France, et pour cette hospitalité je vous remercie au nom de l'armée américaine. »

« Elle nous est offerte par vous au moment où chaque famille française est attristée par la perte de quelqu'un des siens sur les champs de bataille. Que Dieu bénisse votre généreuse pensée pour le soldat américain, loin des siens, et qu'il nous donne à tous un prompt succès et une paix durable par une glorieuse victoire ! »

Puis, tour à tour, Mrs Cushman, accompagnant d'un sourire tous ses mots, parle au nom des mères américaines, et Mme Jules Siegfried, avec une émotion qui gagne toute l'assistance, au nom des mères françaises, dont elle dit le courage et les douleurs.

La séance est levée. La foule se dirige mi-partie vers les salles de réception, mi-partie vers les jardins où, rangés sur les pelouses, les musiciens de la Garde républicaine et d'un régiment américain font entendre les refrains les plus vibrants.



A L'ISSUE DE LA CÉRÉMONIE DU « MOTHER'S DAY » : M. BERGSON RECONDUISANT LE MARÉCHAL JOFFRE.

## LA VIE INTELLECTUELLE DE LA FRANCE

### UNE RÉPONSE D'UN GROUPE D'UNIVERSITAIRES MOBILISÉS AUX DOYENS DE FACULTÉ

Ils réclament l'union des maîtres et un plan d'ensemble pour la réforme de l'Université.

Plusieurs jeunes universitaires mobilisés, groupés sous le nom collectif de « Compagnons », ont publié dans l'Opinion une série d'articles sur l'Université nouvelle. A la suite de notre enquête sur la Vie intellectuelle de la France, ils nous adressent la lettre suivante :

Vous avez, dans votre enquête sur la vie intellectuelle de la France, consulté les sommités de l'enseignement national, ceux qui, à vos yeux, représentent l'Université actuelle et aussi, sans doute, l'Université de demain.

Chacun d'eux, parlant en son propre nom et de sa propre sphère d'influence, vous a gravement donné son avis, vous a dit quelles transformations avaient déjà été réalisées, quelles réformes il fallait accomplir, ce qu'on pouvait espérer de l'avenir. Et l'un des plus autorisés a eu ce mot : « La guerre a suspendu tous les projets. Cependant, on se préoccupe de nous, actuellement, au ministère et à la Commission du budget. »

Quelques améliorations constatées dans les divers domaines de l'enseignement, suspension générale des vastes projets en raison de la guerre, confiance dans le ministère et les pouvoirs publics, affectueuses paroles pour les glorieux mobilisés : sortira-t-il de l'enquête d'Excelsior autre chose qu'une série de portraits et de déclarations sans lien les unes avec les autres ?

Où est l'idée d'une refonte totale et d'une réforme de grande envergure ? Où est le plan d'ensemble ?

Sans doute, il a été question des « chers jeunes gens » qui reviendront un jour. Mais pourquoi ne pas consulter les mobilisés, les jeunes, ceux qui auront un jour à reprendre la tâche interrompue, ceux qui, mûris et agrandis par l'épreuve de ces terribles années, vivent avec l'espérance d'une rénovation profonde et voient, non pas en rêve, mais en volonté qui brûle de se réaliser, sortir de tant de ruines une Université plus vivante, plus cohérente que l'ancienne, plus étroitement liée surtout à la vie et aux destinées de la France ?

Ceux-là vous tiendront un autre langage. Ils vous diront leur foi, leurs exigences. Ils les ont déjà dites. Plusieurs d'entre eux, qui se sont déjà donné le nom collectif de « Compagnons », et dont le nombre augmente chaque jour, ont reçu, dans l'Opinion, une large hospitalité. En cinq articles, qui ne prétendent nullement à être définitifs ou constituer une doctrine immuable, ils ont lancé un appel à leurs camarades et ont essayé de montrer ce que devrait être l'Université de demain.

Ce qu'ils veulent, c'est une rénovation totale, entreprise d'après un plan d'ensemble, avec la collaboration des maîtres de l'enseignement groupés en une corporation capable de s'affirmer et d'exprimer ses volontés.

Ce qu'ils veulent, c'est que l'Université ne soit plus un ensemble de fonctionnaires soumis et dociles, rarement consultés, attendant le renouvellement et l'élaboration des programmes et des méthodes des seules grandes commissions, des seuls pouvoirs publics, trop souvent indifférents aux destinées de la culture et aux exigences immédiates de l'éducation nationale.

Ce qu'ils veulent, c'est que l'Université soit un corps vivant de maîtres, l'œuvre de ces maîtres, leur pensée et leur action mûries.

Ils demandent que disparaisse enfin la scission mortelle entre, d'une part, l'enseignement primaire et, de l'autre, l'enseignement professionnel, secondaire et supérieur. Ils réclament l'école unique, mère de toutes les écoles subséquentes, commune à tous les enfants jusque vers quatorze ans, orientant les futurs paysans vers l'agriculture rationnelle, les futurs artisans vers les écoles professionnelles et l'apprentissage, les futurs fonctionnaires ou savants vers les humanités.

Ils veulent un enseignement secondaire largement conçu, capable de préparer les jeunes gens à l'exercice de leurs futures professions et de leur assurer une solide culture générale. Ils veulent enfin un enseignement supérieur étroitement lié aux ordres précédents et pouvant accomplir cette triple tâche : élargir et compléter la culture donnée par le secondaire et initier les étudiants aux diverses sciences ; former techniciens et ingénieurs, magistrats et médecins, maîtres des divers ordres d'enseignement ; assurer enfin à la haute recherche scientifique, dans tous les domaines, sa liberté entière et son plein développement.

Ils veulent donc une base commune et un outillage commun, une synthèse de la vie intellectuelle de la nation réalisée par l'Université et orientée vers l'intensification de la production nationale. Ils veulent la décentralisation de l'enseignement et l'extension de l'université régionale, centre intellectuel d'une région déterminée, liée à la production totale de cette région, empreint de son caractère propre, groupant les trois ordres d'enseignement en un faisceau solidement construit.

Ils veulent un rapport nouveau entre l'Université, ensemble vivant des universités régionales, et la nation. A l'Université de former les futurs producteurs, au sens large de ce mot. Aux producteurs de soutenir l'Université, non seulement de leurs sympathies, mais de leurs ressources, afin de suppléer à l'insuffisance inéluctable des dotations officielles. Mais, quelles que soient la valeur de ces desiderata et la possibilité de leur réalisation, ce que les « Compagnons » réclament avant tout, c'est l'union des maîtres enseignants, et un plan d'ensemble pour la réforme de l'Université. Ils ne comprennent pas que les maîtres et administrateurs demeurés à l'arrière n'y aient même pas encore songé.

Cela est peut-être hardi. Mais la France de demain vivra de hardiesse. Audaces fortuna... LES « COMPAGNONS ».

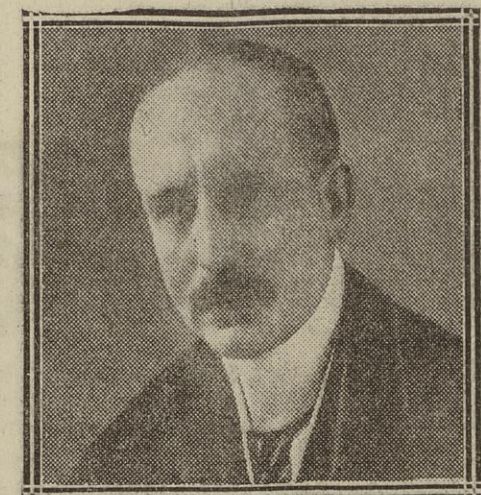
## LES SOMMATIONS AU SOVIET

### BERLIN TRAITE LES MAXIMALISTES PAR LE MÉPRIS

A Petrograd et à Moscou nos ennemis préparent-ils une dictature à l'image de celle de Kief ?

Ce n'est pas à proprement parler un ultimatum que l'Allemagne a envoyé à la République des Soviets, c'est plutôt une série de sommations lancées avec un dédain complet et évident du pouvoir maximaliste.

Celui-ci, en effet, est traité par les Allemands comme s'il n'existait plus, parce qu'ils estiment ne plus avoir besoin de lui. Ils s'aperçoivent aussi que le régime bolchevik perd un peu plus tous les jours de son autorité, et ils travaillent à le déconsidérer davantage en le maltraitant et en lui imposant ses volontés sans qu'il fasse autre chose que de se plaindre et d'envoyer, par la plume du commissaire du peuple Tchitchevine,



LE COMTE MIRBACH ambassadeur d'Allemagne en Russie

Pratiquement, d'interminables et vaines protestations. Pratiquement, d'ailleurs, les Allemands sont les maîtres de la Russie. Ils ont occupé Odessa et la Crimée au sud, le riche bassin du Donetz au centre, et, au nord, ils se disposent à entrer à Petrograd derrière les gardes blancs finlandais. Au point de vue politique et moral, la population russe est lasse de la détresse que l'expérience collectiviste et l'anarchie ont déterminée, et elle aspire au retour de l'ordre social. Dans ces conditions, les Allemands croient avoir beau jeu pour dicter leurs volontés à la Russie ou pour y imposer un gouvernement de leur choix.

Le coup d'Etat de Kief a été, à cet égard, un coup de sonde. La question est de savoir si l'Allemagne a également une solution et un régime tout prêts pour Petrograd et pour Moscou.

## Les maximalistes veulent opposer la force d'inertie à l'Allemagne

STOCKHOLM, 12 mai. — Les cercles révolutionnaires russes de Stockholm ont reçu d'intéressantes informations au sujet de la situation créée en Russie par l'ultimatum allemand.

MM. Lenine et Trotsky, tout en reconnaissant la gravité de la menace qui pèse sur eux, seraient décidés à s'y opposer en observant le principe tolstoïen de la « non-résistance au mal ».

« L'exemple de l'Ukraine, a dit M. Trotsky, au cours d'un récent meeting, n'est pas pour nous effrayer. L'hélmant Skoropadski n'y a pris le pouvoir qu'à la faveur du hasard ; son influence ne peut être qu'éphémère. Les paysans qui lui furent favorables un instant se tournent déjà contre lui. »

« Ils ne subissent à aucun prix le joug de l'Allemagne, qui, sous le prétexte de développer les moyens techniques de la culture, est en train d'installer dans leur pays une véritable armée d'invasion agricole, dont le but évident serait la possession des terres. »

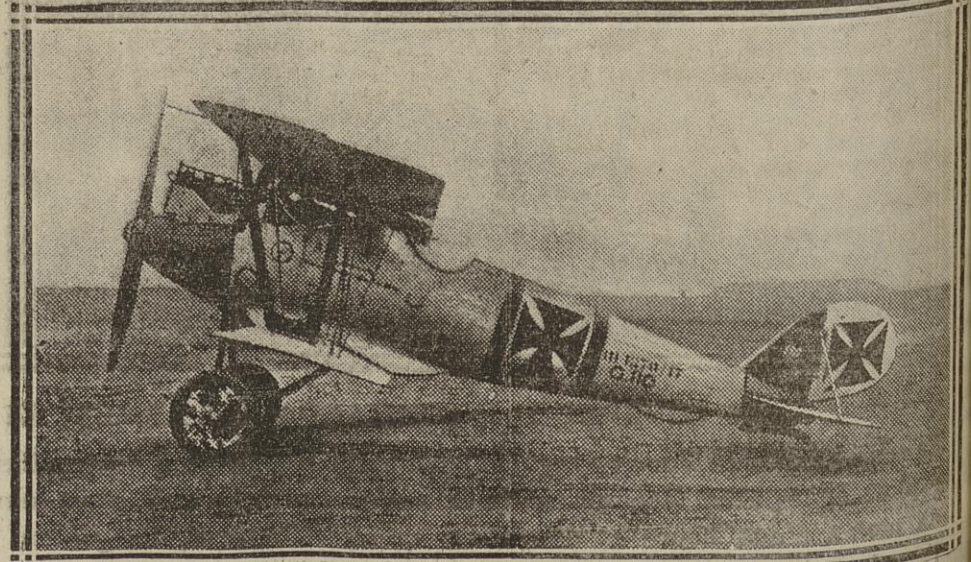
« Berlin doit savoir qu'il lui faut, pour réaliser ce plan, une armée immense et aguerrie, et qu'alors même qu'il en disposerait son succès serait douteux. Les mêmes considérations nous permettent d'envisager avec fermeté les tentatives dirigées contre la Russie. » (Radio.)

## Il n'y a pas eu de descente franco-anglaise à Mourmane

MOSCOU, 12 mai. — A la protestation allemande contre la prétendue descente anglaise et française à Mourmane, le commissaire du peuple a répondu hier, à Berlin, qu'il a déjà démenti le faux bruit de cette descente. Il s'agissait de quelques détachements de spécialistes qui se trouvaient en Russie et n'avaient pu être entièrement évacués.

## La santé de Constantin

LAUSANNE, 12 mai. — L'état de santé du roi Constantin est toujours considéré comme très grave, du fait que l'opération nécessaire pour un cancer à l'estomac n'a pas parfaitement réussi. (Information.)



BIPLAN MONOPLACE PFALZ, DU TYPE DE CEUX ABATTUS LE 8 MAI PAR LE SOUS-LIEUTENANT FONCK.

## LE DERNIER EXPLOIT DE L'« AS DES AS »

### COMMENT FONCK ABATTIT SIX AÉROPLANES ALLEMANDS EN TIRANT 56 BALLES

Ses manœuvres rapides furent une merveille de décision, d'audace et de sûreté.

Le sous-lieutenant Fonck a reçu, le lendemain du jour où il accomplissait son magnifique exploit, la juste récompense de la sextuple victoire qu'il avait remportée le 8 mai, abattant en moins d'une heure et demie six avions ennemis : le général commandant l'armée lui a remis la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Cette promotion consacre non seulement les six victoires du 8 mai, mais les quarante-deux victoires officiellement attribuées jusqu'à ce jour à l'« as des as » français.

Le 8 mai, parti en patrouille dans l'après-midi avec deux de ses camarades, il se dirigea vers le secteur Moreuil-Montdidier. Fonck marche en tête. En arrivant à hauteur de nos saucisses, il voit trois biplaces qui viennent en tête à sa rencontre. Il les signale à ses camarades et fonce de face en piquant sur le premier.

Dès la première rafale, l'avion allemand tombe en flammes. Fonck appuie sur la gauche et revient par un crochet sur le second qui, lui, tourne à droite pour le prendre à revers. Il se présente ainsi trois quarts avant et un peu au-dessous ; Fonck l'abat. Dix secondes à peine se sont écoulées entre les deux victoires.

Restait le troisième adversaire en arrière. Celui-ci, voyant la chute de ses compagnons, cherche à s'éloigner. Ce n'est pas l'affaire de notre vainqueur. Il le suit un temps et feint de céder la place, comme s'il regagnait nos lignes. L'Allemand, trompé par cette manœuvre, revient vers le front dans une marche parallèle à celle de Fonck et sur sa droite. Fonck, lorsqu'il voit son adversaire à portée, fait un virage à droite, l'aborde de face et d'une rafale le descend.

Les trois Allemands sont tombés presque à la même place, dans un carré d'un kilomètre de côté, en une minute et demie, et Fonck leur a envoyé en tout vingt-deux balles de ses mitrailleuses. Lui et son appareil sortent, comme toujours, intacts de la lutte.

Après avoir exploré la région entre Moreuil et Montdidier, Fonck regagne son terrain pour se reposer. Il y reste trois quarts d'heure. C'est le temps qu'il lui faut nécessaire à l'ennemi pour apprendre la chute des trois biplaces d'observation et envoyer sur les lieux des avions de chasse.

Fonck repart à leur rencontre, accompagné de deux autres camarades. Un biplace allemand de réglage travaille au-dessus de Montdidier ; Fonck l'attaque à sa patrouille, descend de 600 mètres sur l'Allemand, attaque trois quarts avant et se dégage aussitôt dans un nuage pour éviter le tir possible du mitrailleur arrière. L'appareil allemand s'effondre en morceaux.

Fonck sort de son nuage, regagne les lignes et voit devant lui quatre monoplaces Pfalz protégées à 500 mètres par cinq Albatros qui allaient vers nos tranchées. Fonck les suit, observe leur manœuvre, la manière dont la protection s'exerce, et, quand il a bien vu, se décide. Les Pfalz chargent en losange. Il s'agit de tomber sur le dernier sans être aperçu auparavant par les Albatros de la patrouille supérieure. C'est dix secondes à courir.

Fonck part à plein moteur en regardant au-dessus de lui si quelque Albatros ne le menace pas. Il aborde le Pfalz dans son axe et un peu en dessous, tire et le voit tomber en flammes. Le bruit de la mitrailleuse a mis les Allemands en éveil.

Les deux Pfalz du milieu s'écartent, virent l'un à droite l'autre à gauche pour se placer de chaque côté de Fonck. Notre pilote vire droit sur le Pfalz de tête qui se trouve à 300 mètres ; il lui envoie une rafale sous la queue, le voit tomber en flammes, pique à plein moteur, échappe ainsi aux sept ennemis qui le guettent, et rentre au terrain.

Fonck a réalisé ses deux dernières victoires en quelques secondes, comme les deux premières. Sa manœuvre consistait à passer au travers d'une patrouille ennemie, à descendre un ennemi à l'entrée et à la sortie de la patrouille, est une merveille de décision, d'audace et de sûreté.

Ses six combats ont eu lieu entre 15h 00 et 2.000 mètres : les trois premiers à 16 h. 5, le quatrième à 18 h. 40, le cinquième et le sixième à 18 h. 55.

Le sous-lieutenant Fonck, sur son Spad armé de deux mitrailleuses, avait tiré cinquante-six balles, ce qui correspond à une moyenne de neuf balles seulement par avion descendu.

## 50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS

par Correspondance aux Soldats & S.-Off. — PIGIER, rue Rabelais 63 à Paris







